

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 2

Artikel: Ein revegneint dè Bertsi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

the, une méthode que nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs :

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre, Deux doigts, pas davantage; ensuite saisissez Une carafe d'eau bien fraîche; puis versez, Versez tout doucement d'une main très légère.

Que petit à petit votre main accélère La verte infusion; puis augmentez, pressez Le volume de l'eau, la main haute, et cessez Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire.

Laissez-la reposer une minute encor : Couvez-la d'un regard comme on couve un [trésor.

Aspirez son parfum qui donne le bien-être ! Enfin pour couronner tant de soins inouis, Bien délicatement prenez le verre, et puis Lancez, sans hésiter, le tout par la fenêtre.

Lausanne, le 6 janvier 1890.

Monsieur le Rédacteur,

Dans l'intérêt de la vérité, je tiens à vous signaler l'inexactitude de la recette publiée dans votre numéro du 21 décembre sous la rubrique :

MOYEN DE VÉRIFIER SI LE KIRSCH EST PUR.

Le bois de gaïac précipite en bleu foncé tous les alcools distillés dans des appareils en cuivre non étamés. Ce précipité est dû à la présence du cuivre et... pas autre chose. En effet, si l'on distille des cerises dans un alambic de verre, on constate que tout le bois de gaïac du monde ne fera prendre au produit obtenu la moindre teinte bleue.

Il n'existe aucun moyen bien déterminé pour reconnaître la fraude; les uns s'en tiennent au goût et à l'odeur du kirsch, d'autres font tomber du lait goutte à goutte dans le kirsch à essayer; si le kirsch est pur, les gouttes iront au fond du vase comme du plomb, tandis que si le kirsch est *coupé*, le lait se répandra dans le volume de kirsch et formera nuage (S. G. D. G.).

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Constant PAYOT,
distillateur.

Une excellente occasion se présente pour publier les jolis vers suivants que nous avons depuis quelque temps en porte-feuille; c'est la souscription actuellement ouverte dans le but d'offrir au musée Arlaud le beau tableau d'Anker : *La reine Berthe apprenant à filer à des jeunes filles*.

Notre bonne reine Berthe.

Sur la grand'route sillonnée,
Voyez cette blanche haquenée

Qui vient là-bas...

Elle porte bien gente dame,
Puisqu'un chacun toujours l'acclame,
A chaque pas!

C'est notre bonne reine Berthe,
Toujours vive et toujours alerte,
Qui va filant

Le blanc coton de sa quenouille,
Qui lui sourit et qui s'embrouille
A tout instant.

De son peuple qu'elle tutoie,
Elle comprend aussi la joie
Et la douleur;

Au cœur brisé par la souffrance,
Elle fait croire à l'espérance
Si douce au cœur.

Chacun l'admire : elle est si bonne!
Sa blanche main, sans compter, donne
La charité...

Et le pauvre, du fond de l'âme,
Bénit la douce et sainte femme
Pour sa bonté!

Elle est aussi sage que belle,
Aussi nous prions tous pour elle,
Petits et grands,

Afin que Dieu lui prête vie,
Pour le bonheur de la patrie,
Encor longtemps.

Sur la grand'route sillonnée,
Voyez cette blanche haquenée
Qui vient là-bas...

Elle porte bien gente dame
Puisqu'un chacun toujours l'acclame
A chaque pas!

HERMANN CHAPPUIS.

LE CURÉ DE LORMETTE

(Fin.)

Ainsi, cet homme qui réclamait de lui indulgence et pardon, cet homme à qui il devait murmurer des paroles de douceur pour bercer son agonie, comme une mère chante pour endormir son enfant; vers qui, par cette nuit d'hiver sombre et glacée, il était accouru en ami: cet homme-là, c'était l'assassin de son frère!

Horreur!

Oui, Antoine Lebellon avait tué Claude, il l'avait précipité au fond du ravin, par jalousie, pour se débarrasser de lui, avec cet espoir que Susanne reviendrait sur sa parole et l'accepterait plus tard pour mari, lui, le meurtrier que personne ne soupçonnerait!

Et personne, en effet, n'aurait osé l'accuser. Quelles preuves relever contre lui? Claude, qu'il avait poussé dans l'abîme, n'avait point survécu d'une minute. On crut à un accident, on le plaignit, et puis le silence se fit autour de ce triste événement.

Mais qui pourrait jamais dire sa souffrance, à lui, son remords de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute? Qui comprendrait jamais ses tortures?

La force lui avait manqué pour continuer l'atroce lutte contre sa conscience, il sentait qu'il ne pourrait plus se contenir et qu'il allait crier à tous :

— C'est moi le meurtrier de Claude Ferlet!

Alors, éperdu, affolé, il s'était précipité dans le ravin des Aigues, à la place même où il avait poussé Claude.

Et voici que Dieu n'avait point permis sa mort immédiate, et que dans son corps meurtri, brisé, la conscience persistait intacte. Puisqu'il ne pouvait crier à tous les gens de Lormette :

— Je suis l'assassin! il avait voulu du moins le dire à son frère; à son frère, dont la mission sacrée fait un justicier redoutable

entre tous. Car les autres pouvaient, s'il l'avait avoué, frapper le corps, et lui, prêtre, atteignait l'âme!

Mais l'abbé n'entendait point. La parole du mourant, plus forte cependant à ce moment suprême qu'elle ne l'était tout à l'heure, se perdait dans le bruit du vent et dans le crépitement de l'âtre. Il n'entendait point, et il ne pensait plus à l'absolution demandée; ses tempes battaient violemment, ses mains devenaient aussi froides que les mains tendues vers lui, il lui semblait que son cœur cessait de battre, qu'il était emporté dans je ne sais quel chaos où son esprit allait sombrer, il ne savait plus rien, ne songait à rien, si ce n'était que ce moribond avait assassiné son frère!

— Je vous en prie! je vous en prie! murmura Antoine.

Et comme il ne bougeait pas, qu'il ne relevait pas la tête, il posa sa main sur son épaule.

— Vous êtes prêtre, ajouta-t-il, et je me repens...

Il tressaillit et se leva brusquement, tout droit devant le coupable, qu'il regarda longuement.

C'était vrai, pourtant, qu'il avait un devoir à remplir, et que ce devoir lui défendait la haine: c'était vrai qu'il devait absoudre ce criminel et ouvrir à cette âme, peut-être repentante, les portes de l'éternité heureuse ou malheureuse, selon qu'il le voudrait.

Allait-il donc se venger impitoyablement, lui, le disciple du Christ? Le mourant implorait sa miséricorde, allait-il la lui refuser?...

Il ferma les yeux, étendit ses deux mains au-dessus de la tête renversée sur les oreillers, et lentement, avec un effort surhumain de sa volonté, il prononça les paroles sacramentelles...

Antoine Lebellon mourut une heure après, soutenu et consolé jusqu'au dernier moment, et lorsque le lendemain, à l'aube grise, le curé de Lormette rentra au presbytère, sa vieille servante eut peine à le reconnaître, car ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige.

JEAN BARANCY.

Ein revegneint dè Bertsi.

Quand on a fé l'essai dâo tsemin dè fai dè Bertsi, à la fin dè stu âoton passâ, lâi a z'u onna masse dè dzeins que sont z'u vairè, et vo sèdè que tot s'est bin passâ et que tsacon a bin bu et bin medzi. Ma fâi quand tot cè mondo a dû modâ po sè reintornâ contrè Etsalleins et Lozena, tsacon s'est einfatâ coumeint l'a pu dein lè wagons, kâ lo trein s'est trovâ pliein coumeint on écualetta que râzè.

Dou z'amis dè pè Remané que lâi étont z'u et que ne s'étonnâ pas quittâ d'on revire-pi dè tot lo dzo, sè sont perdus dein la cougne à la gâra po sè reintornâ, et ne sè sont retrouvâ qu'ein dècheindeint à Remané.

— Yô dâo diablo t'és tou met po reveni, se fâ à l'autro ion dè stâo compagnons, kâ y'é coudi vouâti dein dou âo

trâi vagon po vairè se tè vayé ; mà sein lo pas que t'es vu.

— Ma fâi repond l'autro, mè su met dein lo Conset d'Etat !

Et vretabliement, s'étâi fourrà dein lo vagon dâi z'autorità.

Porquì Samuët

ne tint min dè papâi.

— Quin bon nové su lè papâi, Abram, tè que te tins la *Revua* ?

— Eh bin, Samuët, ne sont pas ti bons, kâ l'a rudo bourlâ stâo derrâi teimps et pi lâi a cllia maladi que y'a pertot onna masse dè dzeins malâdo.

— Câise-tè ! n'ein savé rein !

— Coumeint te n'ein saviâ rein ! te ne liai don pas lè papâi ?

— Na.

— Et coumeint fas-tou dè ne pas t'abonâ po savâi on pou cein que sè passè ?

— Eh bin vouaiquie ! mon père, quand l'est moo m'a laissi pliein on artse dè *Nouvellistes*, et y'ein é âo mein po dix ans à liairè.

On dzudzo traitâ dè larro.

On gaillâ qu'étâi aqchenâ d'avâi robâ on motchâo dè catsetta, paressâi dévant lo dzudzo avoué cé à quoui on l'avâi robâ.

— Et coumeint recognâitè-vo voutron motchâo, demandè lo dzudzo à cé qu'avai portâ plieinte ?

— A la couleu ! ka y'ein é dâi mémo à l'hotò.

— Cein ne vâo rein derè, fâ lo dzudzo, kâ y'ein é ion dein ma catsetta qu'est tot parâi.

— Cein ne m'èbâyè pas, repond lo gaillâ, kâ on m'ein a robâ dou aô trâi.

Bolomâ et Napoléon.

Ein l'an 1800, on dzo que lo vilhio Napoléon passâvè sè troupès ein rihuva à St-Surpi, ein alleint âo St-Bernâ, on certain Bolomâ qu'étâi z'u cein vairè s'étâi trâo approtsi de 'na compagni dè grenadiers âo momeint iò l'empereu passâvè, que ma fâi Napoléon lâi fe 'na remâofaie po lo fère parti ; et ein après, mon Bolomâ sè bragâvè pertot que l'avâi dévezâ avoué lo grand empereu.

— Et que t'a-te de, s'on lâi démandâvè ?

— M'a de : Ote-toi de là, grosse bête !

Complet.

Sous ce titre, M. Gilbert-Martin, du *Don Quichotte*, chante ainsi les déboires du général Boulanger après les élections de septembre. On ne peut être à la fois plus spirituel et plus méchant !

S'il est une triste aventure,
Digne d'inspirer la pitié,
C'est, ayant manqué la voiture,
D'être obligé d'aller à pied.

Boulange, en l'honneur de la noce
Qui devait suivre le scrutin,
Avait commandé le carosse
Pour y monter de grand matin.

Un carosse, non pas un fiacre,
Un vrai carosse de gala,
Enfin le carosse du sacre,
Celui qui servit à Sylla.

Et vainqueur sur toute la ligne,
Ne doutant pas du résultat,
Boulange devait d'un seul signe
En faire le char de l'Etat.

Par malheur le vingt-deux septembre,
Comme il allait s'y prélasser,
Superbe et fier comme un Sicambre,
L'essieu soudain vint à casser.

Quel coup, mes amis, quelle douche !
Adieu le projet triomphal !
Boulange, anéanti, farouche,
Pensa d'abord se trouver mal.

Lorsqu'il se fut bien rendu compte
De toute l'erreur de son sort,
Il chercha, dévorant sa honte,
Un autre moyen de transport.

« Il faut être modeste et sobre,
Se dit le héros de Paulus ;
Pour mes trois sous, le six octobre,
Je grimperai sur l'omnibus. »

Mais voilà bien une autre gigne !
Quand l'omnibus paraît au loin,
Boulange a beau lui faire signe,
Supplier, lui montrer le poing ;

Il a beau courir sur sa trace,
Criant : « Arrêtez, s'il vous plaît ! »
L'omnibus au galop passe,
Le conducteur répond : « Complet ! »

Et c'est pour cela que Boulange
Morne comme un *De profundis*,
Dans la poussière ou dans la fange,
S'en va *pedibus cum jambis*.

Conseils d'un docteur

à propos de l'influenza.

Se vêtir plus chaudement que ne le comporte la température et sortir, au besoin, les fourrures.

Comme l'influenza s'attaque aux natures débiles, ne pas craindre de se fortifier.

Il n'est pas mauvais de prendre, après chaque repas, un petit verre d'eau-de-vie, et, si l'on a soif dans la journée, prendre des grogs.

Fumer dans la rue plutôt que chez soi, de façon à contrarier l'air froid par la chaleur du cigare.

Enfin, le meilleur conseil à suivre est celui-ci :

Ne pas avoir peur, parce que la peur a souvent des conséquences fâcheuses.

A ce propos, écoutez le petit conte suivant :

* * *

En traversant à cheval une forêt qui conduit à son village, un paysan est arrêté par une vieille femme qui lui demande de la prendre en croupe.

— Qui es-tu ? interroge le paysan.

— Je suis la Peste, répond la vieille femme.

Effrayé, le paysan fouette sa bête qui fait un saut.

La vieille le rattrape :

— Pourquoi fuir, dit-elle au paysan. Crois-tu que je n'arriverai pas sans toi à ton village ? J'y arriverai plus tard, voilà tout. Sois donc intelligent et donne-moi asile ; en échange, je te promets de ne point t'attendre, non plus qu'aucun des tiens.

— Monte, dit le paysan.

On se met en route.

Vingt pas plus loin, le paysan s'arrête :

— Si tu voulais me rendre heureux, dit-il à la vieille, tu épargnerais aussi un tel et un tel.

— Je les épargnerai, répond la vieille.

Vingt pas plus loin, nouvelle prière et nouvelle faveur accordée. Cela continue si bien que, à l'entrée du village, la vieille ne devait plus frapper que dix individus.

Le jour même, trente personnes étaient atteintes.

Le paysan court chez la Peste.

— Tu es une infâme, lui dit-il, tu n'as pas tenu tes promesses : trente personnes sont déjà mortes.

— J'ai tenu mes promesses, répond la vieille ; trente personnes sont mortes, c'est vrai, mais dix sont mortes du mal et vingt de la peur.

Moralité : Ne pas avoir peur de l'influenza.

Atlas Stieler. — La 18^e livraison, qui vient de paraître, contient trois superbes cartes, savoir : 1^o Les *Balkans*, 2^e feuille, avec le bassin du Danube et ses immenses plaines, la Valachie, la Bulgarie, la Roumélie et toute cette région qui a si fréquemment préoccupé le monde politique. — 2^o L'*Afrique*, feuille 6. — 3^o Les *Indes occidentales*, *Amérique centrale*, feuille 2. — Cette belle et utile publication paraît chez M. B. Benda, à Lausanne, où l'on peut souscrire.

Mot du logogriphe de samedi : Grosseille. — Nous avons reçus 65 réponses justes. Le tirage au sort a donné la prime à M. Ernest Peyer, à Lausanne.

Problème.

Un père de famille, revenant de la ville, apporte à ses enfants un sac de dragées, qu'il leur distribue comme suit : 5 dragées à l'aîné, plus 1/5 de ce qui restait dans le sac ; au second 10 dragées et le 1/5 aussi de ce qui restait ; ensuite au troisième 15 dragées et le 1/5 de ce qui restait, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui eut tout le reste. Or il se trouva que chaque enfant eut le même nombre de dragées. — On demande : 1^o Combien de dragées il y avait dans le sac ? — 2^o Combien il y avait d'enfants ? — 3^o Combien chaque enfant eut de dragées.

Prime : Un agenda de poche.

Recette d'un cordon bleu. — Pelez et évidez 12 belles pommes à cuire, faites-les